

Non, nous le regardons comme un homme sec et sans entrailles ; nous le tenons en fort médiocre estime, et ne voyons nullement en lui le type de la beauté morale.

Celui-là, au contraire, nous paraît digne de tout notre respect et de toute notre sympathie, qui n'est pas seulement juste, mais encore bienfaisant ; qui, non content de ne pas nuire aux autres, cherche toutes les occasions de leur être utile, et prodigue son argent, son temps, sa peine, sa vie même pour leur venir en aide. Il nous paraît un homme véritablement homme ; il a de l'humanité !

(FERRAY.)

II. PEINTURE DES PLAINES EN AMÉRIQUE.

Lorsque le tapis de verdure qui couvre la terre est tombé en poussière, brûlé par les rayons perpendiculaires d'un soleil que ne voile aucun nuage, le sol desséché se crevasse, comme s'il avait été ébranlé par un violent tremblement de terre. Si alors viennent à souffler des vents qui se heurtent, et si de leur choc résulte un mouvement circulaire, la plaine présente un phénomène singulier, semblable à une nuée en forme d'entonnoir dont l'extrémité glisse sur le sol, le sable s'élève comme une vapeur épaisse au milieu du tourbillon vide d'air et chargé d'électricité. On dirait les trombes d'eau dont le bruit frappe d'effroi le navigateur expérimenté. La voûte du ciel affaissée laisse tomber sur la plaine déserte une lueur pâle et sombre. Les limites de l'horizon se rapprochent subitement ; la steppe se rétrécit, et le cœur du voyageur se resserre. La terre embrasée et poudreuse, tenue en suspens dans l'atmosphère comme une vapeur épaisse, ajoute à la chaleur étouffante de l'air, et le vent d'est, lorsqu'il vient à passer sur le sol brûlant, au lieu d'y apporter la fraîcheur, le rend plus ardent encore.

(HUMBOLDT.)

III. LA MÉDISANCE.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent ; un scandale pour ceux qui nous écoutent : une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher. La médisance est un mal inquiet qui trouble la société ; qui jette la dissension dans les cités ; qui désunit les amitiés les plus étroites ; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordre et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse ; c'est une source pleine d'un venin mortel ; tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne.

(MASSILLON.)

IV. LE LAITRON.

Tout le monde connaît le laitron (*Sonchus oleraceus*). Il n'y a pas de plante plus commune. On le rencontre partout, dans les jardins, où on le considère comme une mauvaise herbe, dans les champs, sur le bord des routes, dans les fossés. Quand on veut l'arracher, la tige se casse, et l'on s'aperçoit qu'elle est creuse, molle et laiteuse. Les feuilles sont longues et bizarrement découpées, tantôt élargies, tantôt étranglées jusqu'à la nervure médiane, irrégulièrement dentelées sur le bord et comme crépues, avec des cils un peu épineux. Les fleurs, d'un jaune pâle,